

Profession : archéozoologue (NR 37 du 12/10)

Profession : archéozoologue

Enseignante-chercheuse confirmée, Marie-Pierre Horard-Herbin cherche la petite bête - et les grosses - chez nos ancêtres les Gaulois.

Être à la tête de l'une des plus grandes collections de squelettes d'animaux du pays, cela vous pose un personnage. Marie-Pierre Horard-Herbin ouvre avec simplicité son ostéothèque zoologique, l'une des plus complètes de France, « de l'époque récente, précise-t-elle, soit 10.000 ans avant Jésus-Christ. » Archéozoologue, cette enseignante-chercheuse de l'université François-Rabelais a recherché, commandé et classé des exemplaires de chaque espèce depuis le jour son arrivée au Laboratoire d'archéologie et territoire de l'université de Tours, en 1998. « La Région, l'Inra de Nouzilly, le CNRS et le Muséum de Paris m'ont beaucoup aidée », souligne-t-elle plusieurs fois.

“ Ouvrir d'autres mondes ”

Sa plus belle pièce, en tout cas « la plus rare », est une plaque d'esturgeon du XII^e siècle retrouvé lors de fouilles sur le site de la Maison de la magie à Blois ; sa pièce manquante, « un daim... Ce n'est pas difficile à trouver, mais il faudrait que quelqu'un me le prépare (nettoie le squelette), je n'aime pas trop le faire », explique-t-elle. Ces bouts de crâne, de mâchoire, d'humérus ou de



Enseignante-chercheuse rattachée au Laboratoire archéologie et territoire de l'université de Tours, Marie-Pierre Horard-Herbin fera découvrir les mystères de l'archéozoologie à la Fête de la science, sur le site de l'Inra.

coccyx, c'est son monde à elle. En tout cas celui qu'elle observe depuis que, jeune étudiante en histoire de l'art, elle s'est laissé prendre au jeu de l'archéologie. A 50 ans, la passion est toujours vive : « C'est comme un puzzle, une pièce en appelle une autre... », tente-t-elle de décrire avec un enthousiasme difficilement contenu.

Son enquête du moment porte sur « la cynophagie ». Elle y est venue en « fouillant les poubelles » des Gaulois, son terrain de jeu spatio-temporel. « Les Gaulois mangeaient du chien », répète-t-elle, sans ménagement pour l'image policée de ces ancêtres tant courtisés : la rigueur scientifique peut être implacable. « Cela m'a in-

terpellée de découvrir que l'on a mangé du chien en Europe, concède-t-elle... Jusqu'au début du XX^e siècle ! », reprend-elle, amusée.

Puisant dans ses recherches, qu'elle a, pour l'occasion, élargies au-delà de sa spécialité, elle évoque les rituels de fertilité romains, traverse l'Afrique et pose un pied quelque part

en Suisse. Des années d'études méticuleuses mises à portée de tous, comme elle a pu le faire pour une exposition au Muséum de Tours en 2010, ou pour presque chaque Fête de la science. « C'est toujours difficile de vulgariser, on est toujours plein de précautions pour ne pas faire de raccourcis, mais c'est dans nos fonctions de rendre au grand public ce que l'on fait, explique la maîtresse de conférence. Et on a la chance de faire briller les yeux des gens, de leur ouvrir d'autres mondes. »

C'est d'ailleurs avec la délicatesse de ceux qui tiennent les portes ouvertes que cette protohistorienne décrit ses recherches sur l'alimentation, les méthodes d'élevage ou la morphologie des animaux. Des récits scientifiques où l'on croise l'assiette d'un ancêtre, des bœufs minuscules, des jambons à l'os placés dans des tombeaux et des mangeurs de chiens.

Un univers à la fois onirique et terre à terre où le scientifique « s'enferme parfois », avoue Marie-Pierre Horard-Herbin. « Un sujet de recherche vous enrobe totalement, on ne peut pas fermer les portes... », tente d'expliquer cette mère de famille (aussi). « On ne comprend vraiment que lorsque l'on y a vraiment goûté », lance-t-elle, comme une invitation au voyage.